

que Napoléon passait la revue du corps d'armée du maréchal Ney, qui allait sortir de Moskou, on apprend que l'armée russe, quittant ses cantonnements, est venue prendre position sur la Nara. A minuit, Beningsen, secondé par les généraux Baggowouth, Ostermann et Doctoroff, a passé le fleuve, assailli nos troupes, surpris et tourné la division Sébastiani.

Le roi de Naples, voyant que l'intention de l'ennemi était de forcer notre gauche, avait sur-le-champ porté des secours de ce côté. Pendant ce temps, Kutusoff s'était avancé avec le reste de ses troupes ; mais des prodiges de valeur de Murat et la vive résistance de Poniatowski, sur notre droite, aux généraux Ostermann et Baggowouth, avait fait échouer le mouvement de Beningsen et l'attaque de Kutusoff. Ce combat d'une avant garde contre une armée était glorieux sans doute ; et quoique les Russes eussent perdu peut-être plus de monde que nous, il nous coûtait trop cher dans un moment où nous avons besoin d'économiser nos forces. Cette surprise causa un excessif mécontentement à l'Empereur. Murat s'était laissé tromper par les Russes.

Napoléon sortit de Moskou le lendemain, avec la vieille garde et le premier et le troisième corps ; c'était le 25 octobre. Le même jour, la conspiration Malet éclatait à Paris. A la tête d'une armée de cent mille combattants observée de toutes parts, au milieu d'un pays où le dernier paysan est un ennemi passionné et un espion volontaire, Napoléon va dérober son mouvement à Kutusoff. Après avoir suivi d'abord la vieille route de Kalouga, Napoléon passe tout à coup à droite et gagne rapidement la nouvelle route.

Abusé par un rideau de troupes qu'on a laissées vis-à-vis de lui en arrière d'un défilé, l'ennemi n'a point aperçu la contre-marche du roi de Naples et de Poniatowski ; tranquille dans son camp de Taroutino, que nous avons tourné, il nous attend sur son passage, quand nous sommes parvenus à Borowsk, et bientôt à Malo-Jaroslavetz, d'où l'armée n'a plus qu'une marche à faire pour la devancer à Kalouga.

A Borowsk, on apprend que le duc de Trévise a quitté Moskou le 25, à deux heures du matin, après avoir fait sauté le Kremlin ; le maréchal est à la tête de la jeune garde. Le général Wintzingerode et son aide de camp Narischkin, qui s'étaient laissés emporter par leur ardeur de pénétrer dans la ville, suivent nos colonnes comme prisonniers.

Aussitôt après notre départ, les cosaques et les paysans envahirent Moskou et se précipitèrent sur leur proie.

L'humanité française avait sauvé, nourri et soigné comme nos propres soldats plusieurs milliers de blessés russes

L'habile manœuvre de Napoléon a réussi ; encore un moment, et un succès complet couronne ses espérances : ce succès paraît assuré si le prince Eugène, ou plutôt le général Delzons, fait occuper Malo-Jaroslavetz par une division tout entière, ainsi que l'a ordonné l'Empereur, instruit de la marche d'un corps ennemi sur ce point. Malheureusement son ordre ne fut pas exécuté : Kutusoff, ayant enfin pénétré le mouvement de l'armée française, avait levé son camp de Taroutino dans la nuit du 23 au 24, pour tâcher de nous devancer à Malo-Jaroslavetz, et soutenir Doctoroff, qu'il y avait envoyé avec ordre de s'en emparer.



Les Cosaques furent rejetés au-delà de l'Ulitzza

Deux bataillons français seulement gardaient cette ville ; assaillis par des forces supérieures, ils furent obligés de plier ; mais la treizième division accourt, et Delzons répara noblement sa faute en reprenant la position. La lutte s'y soutenait avec des chances variées, lorsque l'armée de Kutusoff se montra successivement et se déploya autour de nous.

Au premier bruit du canon, Napoléon s'était élancé au galop. Rencontré par un courrier du vice-roi, il expédia à Eugène l'ordre de tenir à tout prix, et il annonça des secours ; en même temps, il presse lui-même la marche des colonnes de Davoust.

Arrivé vers midi, Napoléon trouve une affaire terrible engagée. Les troupes françaises ont renoncé à la défensive pour aborder l'ennemi avec intrépidité. Dans une de leurs furieuses attaques, l'héroïque Delzons étant

tombé mort, le général Guillemillot l'a remplacé. Mais les Russes, d'abord ébranlés par lui, ont reçu dans leurs rangs de nouvelles troupes : il a donc fallu faire avancer une nouvelle division pour soutenir les deux autres. Pendant cette lutte terrible, le vice-roi porte son attention sur les alternatives du combat à Malo-Jaroslavetz, que les deux partis se disputent avec un acharnement sans exemple. La ville, incendiée par les obus de Kutusoff, a été prise et reprise jusqu'à sept fois : nous en restons les maîtres.

Dès son arrivée, Napoléon a fait soutenir Eugène par deux fortes batteries placées sur la droite et sur la gauche ; en même temps, deux ponts à chevalet, établis au-dessus du pont de l'Ougea, ont facilité les communications, ainsi que l'envoi des secours au moment opportun, précautions sans lesquelles nos troupes n'auraient jamais pu sortir victorieuses d'une lutte aussi inégale.

Témoin de l'action, l'Empereur en laisse tout l'honneur au prince vice-roi, il loue les belles dispositions autant que la brillante valeur de son fils adoptif, et la constance des jeunes soldats d'Italie, élevés et déjà rivaux de ses vieux compagnons de guerre. Repoussé avec soixante-dix mille hommes qui n'ont eu en face que seize mille combattants entassés dans un ravin, dominés par une ville bâtie sur une pente rapide et escarpée, Kutusoff rappelle ses troupes et recule la ligne en gardant la route de Kalouga.

Kutusoff voudra-t-il tenter de nouveau le sort des armes ? va-t-il, au contraire, opérer sa retraite ? La première conjecture ne trouve que des partisans autour de l'Empereur, et presque tous conseillent d'éviter absolument tout autre engagement général. Napoléon, avec son coup d'œil sûr et rapide, se décide pour la seconde, malgré tous les rapports dont on l'assiège : l'aspect du champ de bataille, où les Russes ont laissé tant de morts et de débris, le confirme dans son sentiment.

Cependant Murat, Davoust, le comte de Lobau et une foule d'autres, persistent dans l'idée contraire. Suivant eux, Kutusoff se prépare à une bataille ; et tous, comme de concert, s'appliquent à multiplier les arguments pour qu'on ne coure pas les mêmes chances de succès : " Reculer devant Kutusoff ! " s'est écrié Napoléon au premier mot de retraite prononcé par ses généraux, " reculer devant l'ennemi quand on vient de le battre, au moment peut-être où il n'attend qu'un signe pour reculer lui-même ? " Cette pensée était prophétique. Napoléon en est fortement préoccupé ; il s'y attache pen-